

1

Paris, mars 2009

En ce début d'année, le Palais des Congrès avait l'air d'une énorme navette spatiale qui se serait écrasée au cœur de Paris. La nuit était tombée. Un léger brouillard diffusait la lumière des lampadaires, alors que les derniers automobilistes se pressaient pour rentrer chez eux. Un panneau gigantesque, éclairé par de puissants spots, annonçait: «Allan Bright – Illusions fatales». Sur l'affiche, une cabine de verre à l'allure mystérieuse et remplie d'eau accrochait l'œil. Immergé dans cet étrange objet se trouvait un homme d'une trentaine d'années au regard perçant. Il était maintenu tête en bas, prisonnier d'une camisole de force. L'image était forte et suscitait un sentiment de curiosité et d'angoisse mêlées.

Malgré la fraîcheur de cette soirée du début du mois de mars, de nombreuses personnes pressaient le pas pour pénétrer dans cette étrange bâtisse.

Parmi la foule, on trouvait un grand nombre d'hommes en costume-cravate, accompagnés de femmes aux allures de princesses urbaines. Chacun avait sorti sa plus belle toilette afin de faire honneur à l'hôte qui les avait réunis là. Des enfants couraient au milieu de cette forêt de jambes, et le brouhaha ambiant était ponctué de quelques «Viens ici!».

Il était 20h30 et, au lieu d'un départ vers une lune lointaine, c'était un tout autre voyage que ces personnes attendaient. Tous s'étaient déplacés pour assister à un événement exceptionnel. Celui dont la planète tout entière parlait. Allan Bright, le maître de l'illusion, revenait enfin en France pour présenter son tout nouveau spectacle.

Rares étaient les prestidigitateurs qui avaient atteint ce niveau de notoriété. Allan Bright faisait près de cinq cents spectacles par an et son public semblait toujours

sous le charme. Invariablement, il jouait à guichets fermés à chacun de ses passages.

Dans le hall, les lourdes portes de l'amphithéâtre s'ouvrirent. La foule se mit en marche. Les spectateurs s'installèrent en suivant les numéros inscrits sur les précieux billets. Tous étaient impatients que le spectacle commençât enfin.

2

Si, dans la salle, l'ambiance était joviale, il en allait autrement en coulisse. Comme à son habitude, Allan se concentrait. Il ne montait jamais sur scène sans tout avoir répété mentalement une dernière fois. Il révisait chaque ligne de son texte, chaque déplacement. C'était une gymnastique spirituelle qu'il avait développée alors qu'il apprenait la magie avec son grand-père. Tout ressasser, encore et encore, afin de pallier les problèmes qui pourraient survenir. Et, lorsqu'on présentait les illusions les plus extraordinaires qui soient, le risque, malgré les apparences, était bien réel. Surtout que ce soir, Allan était sur le point de dévoiler sa dernière illusion : un hommage à Harry Houdini. Un hommage qui pourrait lui coûter la vie. « Et si cette illusion était réellement la dernière, l'ultime ? » lui souffla une petite voix intérieure.

Sans prévenir, Tony Stavos, le manager d'Allan, entra dans la pièce. Il jeta un coup d'œil sur son poulain, avant de se diriger vers un bol contenant des M&M's posé sur une console. Il en prit une pleine poignée qu'il enfourna goulûment. Tony, avec son léger embonpoint, avait des allures de chanteur d'opéra sur le retour. Sa façon de dévorer les sucreries la bouche ouverte ne faisait pas de lui un modèle de raffinement.

— Bon, ben, on y va ? demanda Tony.

Allan leva doucement la tête. Il scruta Tony de ses yeux bleu profond. Il restait impassible. Tony commença à se sentir mal à l'aise.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

Soudain, la froideur du regard d'Allan se changea en une douce expression de sympathie. Il se leva et se plaça devant Tony. Allan faisait plus d'un mètre quatre-vingt. Son corps était sec, mais chacun de ses muscles était saillant. Il prenait soin d'entretenir son outil de travail et le tee-shirt noir moulant qu'il portait soulignait une sangle abdominale parfaite. Tony, lui, ne devait pas dépasser le mètre soixante-dix. Allan aimait se jouer de leurs différences en se plaçant juste devant lui. Tony, toujours anxieux avant une représentation, n'arrivait pas à comprendre comment Allan faisait pour garder son calme.

— Comment est la salle? demanda Allan.

Tony se détourna et reprit une poignée de M&M's qu'il engloutit :

— Elle est survoltée. Ils sont tous venus voir le plus grand magicien des temps modernes.

— Ils sont tous venus voir si je vais me planter.

— Ouais, t'as sûrement raison, mais ça fait partie du spectacle. C'est bon pour le business.

Allan retourna s'asseoir. Machinalement, il attrapa un paquet de cartes. Sans réfléchir, il donna vie à ces cinquante-deux petits morceaux de carton. Il commença par couper le jeu de plus en plus rapidement avant de disposer les cartes en éventail dans sa main. Du bout des doigts, il fit disparaître une carte et la fit réapparaître et virevolter dans l'air. Elle flottait à quelques centimètres au-dessus du paquet, comme maintenue par une force invisible. Malgré le temps passé à son service, Tony restait bouche bée.

— Purée, comment tu fais ça? Il faudra vraiment que tu me dises comment ça marche.

Il posa son jeu de cartes et prit la chemise noire qui

l'attendait sur un cintre. Il vérifia dans la doublure s'il s'y trouvait bien un long morceau de fil métallique dissimulé, son sésame au cas où il devrait ouvrir un cadenas ou des menottes sans y avoir été préparé. Cela s'était déjà produit lors d'émissions télévisées et, depuis, il avait fait installer ce genre de petits outils dans la plupart de ses vêtements. Rassuré, il la passa et la boutonna.

— Avec un truc pareil, je pourrais sans problème impressionner les filles, continua Tony en repensant au tour.

— Voyons, tu n'as pas besoin de ça, fit une voix douce.

Allan jeta un coup d'œil derrière l'épaule de Tony et vit Alicia. Il avait beau la connaître depuis plus d'une dizaine d'années, il ne se lassait jamais de la contempler.

Alicia Newton était à la fois l'assistante d'Allan et l'amour de sa vie. Elle avait un corps élancé et athlétique. Elle n'était pas très grande, car il était important qu'elle puisse participer aux divers tours et illusions du magicien. Cependant, elle dégageait une prestance et une classe sans égales.

Bien que le début du spectacle fût imminent, elle semblait calme et sereine. Pourtant, elle changea d'attitude en regardant Allan.

— Tu es sûr que tu veux tester la nouvelle illusion ici?

— Je dois bien cela à la ville qui m'a vu grandir, non?

Allan faisait de son mieux pour se rassurer. Personne n'avait tenté une version aussi périlleuse de la torture aquatique depuis l'époque d'Houdini. Il voulait marquer d'un grand coup son retour en Europe.

— Et puis, cela me permettra de m'entraîner avant la représentation du 21.

Comme pour se donner la force de réaliser son exploit, Allan prit un médaillon et le passa autour de son cou avant d'insérer la chaîne sous le col de sa chemise. Il pouvait sentir sa présence près de son cœur et cela le rassurait. Il portait sur lui un objet qui était

cher à son grand-père et il le considérait comme un porte-bonheur.

Tony commençait à se sentir mal. Engoncé dans son costume de lin blanc, il se mit à suer.

– On se met trop la pression, les gars. On n’aurait pas dû accepter d’ouvrir le congrès du président du machin truc...

– Tu rigoles, rétorqua Allan, nous allons être associés à l’un des plus grands et plus importants rassemblements politiques. Et c’est également pour une bonne cause.

– Mouais, mais quand même, si on se plante, on aura l’air de quoi?

– Attention, tu vas nous porter la poisse! dit Allan.

– Vous croyez?

– Avec toi on ne sait jamais, ricana Alicia en lui passant les mains sur les épaules.

Allan bondit comme un félin. Tony fut pris au piège entre Alicia et lui.

– Si ça rate maintenant, tout sera de ta faute, dit Allan.

– Bon! les gars, ça suffit! Vous avez un spectacle à présenter.

Allan passa la main sur son nez et fit apparaître quelques bonbons.

– Relaxe! Tiens, c’est pour toi. Attends-nous.

Tony prit les bonbons, haussa les épaules, et les mit dans sa bouche.

Prenant Alicia par la main, Allan quitta la loge pour se diriger vers la scène. Il était prêt à éblouir son public. Il partit si vite qu’il n’eut pas le temps de remarquer la silhouette tapie dans l’ombre, dissimulée derrière les lourds rideaux.

L’individu avait attendu sans bouger le départ d’Allan et d’Alicia. Il vit Tony sortir à son tour et refermer la porte. Une bouffée meurtrière monta en lui, mais il la réfréna. Pour l’instant, il avait autre chose à faire.

Sur scène, la musique démarra doucement, annonçant le début des festivités. En coulisse, pour le visiteur aussi, le temps de l'action était venu.

3

Le cœur de George battait la chamade. Il avançait aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient encore. Cette sensation d'être traqué lui rappela ce fatidique soir de 1926, quand sa vie avait basculé. Mais George n'avait plus quinze ans. Il avait à présent un âge crépusculaire. Son corps qui autrefois était solide comme un chêne, prêt à affronter toutes les tempêtes, n'était plus qu'une frêle brindille.

Les rues du quartier Saint-Paul étaient quasiment désertes et sa détresse n'en était que plus grande. Il accélérât le pas, tout en sachant que tout cela était vain. Quiconque le suivait allait tôt ou tard finir par le rattraper.

Il entendit un bruit sourd. Il se retourna. La rue était déserte. Son regard glissa machinalement sur les façades des immeubles. Il avait l'impression de pouvoir sentir les pierres, leurs aspérités. Elles avaient résisté aux assauts du temps, elles avaient vu les plus grands événements se dérouler, de la mort de Marie-Antoinette à l'occupation nazie. Ce soir, elles allaient assister à la fin d'un vieillard porteur d'un très lourd secret. Cette pensée ne l'inquiétait pas outre mesure. Il savait que son heure viendrait, que son passé allait le rattraper. Il était conscient de sa chance d'avoir vécu aussi longtemps. Ce soir, il allait rejoindre l'histoire.

Malgré toute la difficulté qu'il éprouvait à se mouvoir, il ne désirait pas partir sans lutter. Il se demanda un instant si appeler au secours pourrait vraiment l'aider, mais il se ravisa. Il ne voulait pas entraîner des innocents

dans sa chute. Son adversaire, il n'en doutait pas, était à la fois redoutable et efficace. Machinalement, il mit la main dans une poche de son imperméable. Le contact imprévu de son téléphone portable le rassura un instant. Il n'était pas totalement désarmé. Mais que faire? Appeler la police serait-il suffisant? Aurait-il seulement le temps d'expliquer sa situation, d'indiquer sa position? «Non», se dit-il. Plus rien ni personne ne pourrait lui venir en aide. Il pensa alors à son petit-fils. C'était lui qui l'avait persuadé de prendre un portable. George préférait de loin la tranquillité; il ne voyait que des inconvénients à pouvoir être joint à chaque instant. En revanche, il aurait aimé pouvoir lui dire adieu de vive voix, ne pas être si loin de lui dans ce quartier. Il n'y était venu que pour rencontrer un mystérieux informateur, qui se révéla en fait être son bourreau. Certes, George avait envisagé cette éventualité, mais il l'avait refoulée au fond de lui. Il avait espéré que les informations qu'on lui avait promises sur un des effets lui permettraient enfin de déchiffrer ce sur quoi il avait travaillé presque toute sa vie.

— Pas la peine de courir, George, fit une voix profonde.

Il se retourna vivement, pensant se trouver face à son adversaire. Mais, il n'y avait personne. Il fit de son mieux pour garder son calme. Il pianota avec difficulté sur le clavier du téléphone. Ses doigts de vieillard inscrivent du mieux qu'ils purent un court message: «Plaisance 17:10». Il composa ensuite un numéro aussi vite qu'il le put et enfonça la touche *Envoi*.

Sans attendre la confirmation, il glissa l'appareil dans sa poche et se remit en route. La voie était libre. Il ne comprenait pas à quoi pouvait jouer celui qui le suivait. Jouer... Il venait de comprendre. Tout cela n'était qu'un jeu. Comme celui du lion s'amusant avec un buffle à bout de souffle. Il n'était pas là pour la gloire, mais pour profiter d'une partie de chasse sans danger. Cette pensée le mit en rage et il pressa le pas. Il se retourna une fois de plus,

guettant en vain chaque recoin, chaque changement dans les formes éclairées par la lumière blafarde. Était-ce l'effet de son épuisement, de sa vue fatiguée? Dans cet enchevêtrement de taches d'ombre et de lumière, qui lui faisait penser au camouflage d'une tenue militaire, il lui sembla percevoir un mouvement. L'une des taches s'organisa, se détacha du mur et, prenant relief, se dressa en une silhouette menaçante qui semblait mue par une force démoniaque. Il s'arrêta net. Il s'enfonça dans la pénombre d'une porte cochère, espérant trouver là un refuge de fortune. L'ombre disparut un peu plus loin, au coin de la rue Saint-Paul.

George attendit un instant avant de sortir de sa cachette. Prudemment, sans faire de bruit, il fit quelques pas. Soudain, tout près de lui cette fois-ci, la sombre silhouette déjà aperçue se matérialisa. Un individu tout de noir vêtu, couvert d'une lourde cape de bure, lui barrait le passage. Il semblait enraciné dans le bitume. Il ne tenta même pas de le repousser.

— George, il est temps! souffla la voix.

Vous êtes avec eux...

Il allait continuer sa phrase, mais, la réponse, il la connaissait.

— Il est temps de faire le bon choix. Où sont les médailles?

George sourit.

— Vous ne les trouverez jamais. Vous arrivez trop tard, beaucoup trop tard.

— C'est ce que vous croyez, fit l'individu avec une pointe de malice dans la voix. Notre confrérie est plus puissante qu'elle ne l'a jamais été.

— Et pourtant, vous n'arriverez pas à vos fins, l'équinoxe est proche.

— Vous avez raison, mais vous ne serez plus là pour apprécier notre victoire.

George tenta de frapper autant qu'il put l'individu,

qui disparut de sa vue troublée, avant de réapparaître sur le côté. Il tenait à présent un médaillon qu'il tendait ostensiblement à la face de George, qui put y voir un signe distinct.



— Mon Dieu! Vous ne vous rendez pas compte des pouvoirs qui sont en jeu!

— Non, vieil homme, c'est vous qui ne vous rendez pas compte de ce que vous avez raté pendant toutes ces années.

L'individu sortit une lame aiguisée. Le métal refléta la lumière d'un lampadaire et éblouit George qui tourna machinalement la tête, laissant apparaître un tatouage en haut du cou, sur le côté de sa nuque.

Le tueur s'arrêta. Malgré la pénombre, George aurait juré qu'il avait souri.

— Je crois que vous venez de m'apprendre ce que je désirais savoir. Il ne me reste plus qu'à récupérer ce qu'Houdini vous a confié.

George eut un moment de doute. Comment cet

homme pouvait-il connaître son secret? Il n'eut malheureusement pas le temps d'y réfléchir. Un énorme uppercut au niveau du ventre lui coupa le souffle. Sa vue se troubla, sa respiration se bloqua et il sentit une sueur froide l'envahir. Lentement, le choc se transforma en une insoutenable douleur. Un liquide chaud lui coula le long des cuisses. Il osa regarder et vit le poing immobile de son agresseur fermé contre son abdomen. Il comprit. La main enserrait le manche du poignard. La lame reprit sa douloureuse descente, alors que le tueur pesait dessus de toutes ses forces. La masse brune et gélatineuse des intestins apparaissait entre les déchirures du vêtement. L'assassin ne ressortit le couteau que lorsque l'acier buta contre le bassin de George qui s'affaissa lentement, ses genoux ne pouvant plus le soutenir. L'homme restait immobile devant lui. La vie quittait George dans une pulsation de gros bouillons, une hémorragie que rien ne pouvait plus contenir. Le meurtrier fouilla les poches de George. Il ne trouva rien d'autre que le téléphone. La rage monta en lui. Il aurait voulu déchiqueter, annihiler ce corps inerte autour duquel s'élargissait une auréole de sang noircie par les ténèbres. Il réalisa qu'il avait pris assez de risques pour le moment. Le temps pressait. Il se contenta de le frapper à coups de pied au visage. Il allait filer lorsqu'il se souvint du tatouage au cou de sa victime. Il s'accroupit près de George. Dégageant les cheveux d'une main, de l'autre, à l'aide de son poignard, il trancha la peau d'un geste sec, formant ainsi un cratère dans la chair. Au moins, pensa-t-il, il repartait avec une partie de ce qu'il était venu chercher. Il s'éloigna rapidement. Le calme régnait à présent. Il semblait qu'aucun passant, aucun humain n'avait été témoin de son forfait. Plus loin, tranquilisé, il examina le téléphone et prit connaissance des derniers appels. Son attention fut vivement retenue par un nom. Il disparut sans laisser de traces.

George semblait dans le néant. Il savait qu'il devait

utiliser au mieux ses derniers instants de conscience. Il voulait quitter cette réalité en jetant un dernier regard sur la vie. Il parvint encore à ramper un peu sur le trottoir, laissant derrière lui une traînée luisante. Une envie soudaine de se repentir grandit dans son esprit. Au loin il vit sainte Geneviève, fièrement dressée sur son piédestal, au milieu du pont de La Tournelle. Il resta là, impavide, alors que la vie l'abandonnait. C'est sur cette vision paisible que George rendit son dernier souffle. Il quittait un monde où l'avenir était incertain, mais cela ne le concernait plus, à présent.

L'air était frais en cette soirée. George flottait au-dessus de son corps. Jamais il ne s'était senti aussi bien. Du moins, jusqu'au moment où un cri déchira le silence, quand une femme, sortie pour promener son chien, découvrit ce qui restait de lui...

4

Dans l'immense salle du Palais des Congrès, la tension était à son paroxysme. Les spectateurs tressaillaient d'impatience. Ils allaient enfin découvrir la magie d'Allan Bright.

Lentement, la salle fut plongée dans l'obscurité, laissant place sur scène à un simple écran de projection. Des haut-parleurs, disséminés aux quatre coins, s'éveillèrent en crépitant. Le son ressemblait à celui des gramophones d'antan. Une voix tout droit sortie des actualités parlantes des années trente emplit le vaste espace.

«Il existe cinq effets en magie: l'invisibilité, la clairvoyance, la lévitation, la transmutation et la transportation. Il est dit que celui qui maîtrisera ces effets sera le plus grand magicien de tous les temps.»

C'était grandiose. On se serait cru au son et lumière